

## Comté d'Hemingford, Minnesota, 1930

AU BOUT D'UNE DEMI-HEURE ENVIRON, M. Sorenson s'engage dans un étroit chemin de campagne. La poussière vole autour de nous et dépose un film de terre sur le pare-brise et les fenêtres. Nous dépassons plusieurs champs, puis un bosquet de bouleaux squelettiques, traversons un pont couvert délabré qui enjambe une rivière boueuse encore prise dans la glace et finissons par tourner dans un sentier défoncé bordé de pins. M. Sorenson tient un carton à la main sur lequel, d'après ce que je peux voir, des directions sont inscrites. Il ralentit, s'arrête, regarde le pont derrière lui. À travers le pare-brise encrassé, il scrute les arbres qui se dressent le long du chemin. « Pas la moindre fichue pancarte », marmonne-t-il entre ses dents. Il appuie sur l'accélérateur et se met à rouler tout doucement.

Par la fenêtre, je lui indique un chiffon rouge délavé accroché à un pieu, signalant une allée privée, envahie d'herbes folles.

« C'est sûrement ça », dit-il.

Des branches moussues griffent les deux côtés du pick-up qui avance au pas. Cinquante mètres plus loin, nous tombons sur une petite maison en bois brut – plutôt une cabane, en fait – dont le porche, affaissé, est encombré de tout un bric-à-brac. Dans l'aire dénudée devant l'entrée, un bébé est vautré sur un chien à la fourrure noire collée par la saleté et un garçon d'environ six ans joue à planter un bâton dans le sol. Ses cheveux sont si courts et il est si maigre qu'il ressemble à un vieillard ratatiné. Malgré le froid, tous les deux sont pieds nus.

M. Sorenson se gare le plus loin possible des enfants et sort de la voiture. Je fais de même.

« Bonjour, les garçons », leur dit-il.

Ils le regardent bouche bée, sans lui répondre.

« Votre maman est à la maison ? »

— Vous êtes qui ? » demande le garçon.

M. Sorenson sourit.

« Est-ce que votre maman vous a dit que vous alliez avoir une nouvelle sœur ? »

— Non.

— Elle doit nous attendre. Va lui dire que nous sommes là.

— Elle dort. On doit pas la déranger », lâche le garçon en tapant le sol de son bâton.

Il trace un cercle dans la terre.

« Dis-lui que M. Sorenson, de la Société d'aide aux enfants, est là. »

Il secoue la tête.

« J'veux pas de raclée.

— Elle ne va pas te punir. Au contraire. Elle sera bien contente de savoir que je suis là. »

Quand il devient évident que le garçon ne fera rien, M. Sorenson se frotte les mains, me fait signe de le suivre puis gravit avec précaution les marches grinçantes qui mènent au porche. Apparemment, ce que nous pourrions trouver à l'intérieur l'inquiète. Moi aussi.

Il frappe bruyamment à la porte qui s'ouvre sous la force de ses coups. Il y a un trou à la place de la poignée. Nous entrons dans la maison obscure.

La pièce dans laquelle nous nous tenons est quasi vide. Cela sent comme dans une caverne. Le plancher est en bois brut et, à certains endroits, on aperçoit le sol en dessous. Deux des trois fenêtres crasseuses sont endommagées ; l'une présente un trou dans le coin supérieur droit et une autre est complètement fissurée. Un cageot est posé entre deux chaises tapissées, maculées – leur rembourrage sortant par touffes là où les coutures ont cédé –, et un vieux canapé au tissu doré usé jusqu'à la trame. Tout à gauche, on devine un couloir sombre et, face à nous, par la porte entrouverte, on aperçoit la cuisine.

« Madame Grote ? Bonjour ? » M. Sorenson tend l'oreille. Pas de réponse. « Pas question que j'aie la chercher jusque dans sa chambre, ça c'est sûr, maugrée-t-il. Madame Grote ? » appelle-t-il plus fort.

Un faible bruit de pas se fait entendre puis une fillette d'environ trois ans, vêtue d'une robe rose sale, émerge du couloir.

« Eh bien, bonjour petite fille ! s'exclame M. Sorenson, qui s'accroupit. Est-ce que ta maman est là-bas ?

— Nous, dormir.

— C'est ce que ton frère m'a dit. Est-ce qu'elle dort encore ? »

Une voix sévère, qui nous fait tous les deux sursauter, nous parvient du fond du couloir. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

M. Sorenson se relève doucement. Une femme pâle avec de longs cheveux châtain émerge de l'obscurité. Ses yeux sont bouffis et ses lèvres gercées. Sa chemise de nuit est si fine que l'on devine l'aréole sombre de ses seins sous le tissu.

La petite fille se faufile comme un chat et entoure ses jambes de ses bras.

« Je me présente, je suis Chester Sorenson, de la Société d'aide aux enfants. Vous devez être Mme Grote. Je suis désolé de vous déranger, mais l'on m'avait dit que vous aviez été prévenue de notre visite. Vous avez demandé une fille, c'est bien cela ? »

Elle se frotte les yeux.

« Quel jour sommes-nous ?

— Vendredi quatre avril, madame. »

Elle est prise d'une quinte de toux qui la plie en deux.

« Voulez-vous vous asseoir ? » M. Sorenson se rapproche et attrape son coude pour la guider jusqu'à une chaise. « M. Grote est-il là ? »

Elle secoue la tête en signe de dénégation.

« Va-t-il rentrer bientôt ? »

Elle hausse les épaules.

« À quelle heure finit-il son travail ? » insiste M. Sorenson.

La femme secoue la tête.

« Il travaille plus. Il s'est fait virer du magasin d'alimentation pour animaux la semaine dernière. »

Elle regarde autour d'elle, comme si elle avait perdu quelque chose. « Viens là, Mabel », dit-elle. Sans cesser de nous observer, la petite fille se coule jusqu'à sa mère. « Va voir si Gerald Junior va bien, là-bas. Et où est Harold ?

— Est-ce le garçon qui se trouve dehors ?

— Il surveille le bébé ? Je lui ai demandé.

— Ils sont tous les deux dehors », répond-il.

Bien que son ton soit neutre, je vois bien qu'il ne trouve pas ça bien.

Mme Grote se mordille la lèvre. Elle ne m'a toujours pas adressé la parole, et c'est tout juste si elle m'a regardée. « Je suis tellement fatiguée », dit-elle, à personne en particulier.

« Je n'en doute pas, madame. » Clairement, M. Sorenson n'a qu'une idée en tête : partir de là au plus vite. « C'est sans doute pour cela que vous avez demandé cette orpheline, Dorothy, ici présente. Son dossier indique qu'elle sait s'occuper d'enfants. Elle devrait donc pouvoir vous aider. »

Elle acquiesce distraitement. « Je me couche quand ils se couchent. Il n'y a que comme cela que je peux me reposer, marmonne-t-elle.

— Je vous crois. »

Mme Grote se couvre le visage des deux mains, puis rejette ses cheveux filasse en arrière. Elle me désigne du menton.

« C'est elle, la fille, hein ?

— Oui, madame. Elle s'appelle Dorothy. Elle va faire partie de votre famille et vous allez prendre soin d'elle. En échange, elle vous aidera. »

Elle étudie mon visage, mais son regard est inexpressif.

« Elle a quel âge ?

— Neuf ans.

— J'ai assez d'enfants comme ça. Ce dont j'ai besoin, c'est de quelqu'un qui puisse vraiment m'aider.

— Cela fait partie du contrat, répond M. Sorenson. Vous nourrissez et habillez Dorothy, vous vous assurez qu'elle va à l'école et, en échange, elle vous aide dans vos tâches ménagères. »

De ses poches il sort ses lunettes, qu'il chausse, ainsi que le papier. « Je vois qu'il y a une école à un peu plus de six kilomètres. Et qu'elle peut y être conduite en voiture si elle marche jusqu'à la route principale, à un kilomètre d'ici. Dorothy doit aller à l'école, madame Grote. C'est obligatoire. Êtes-vous prête à vous y engager ? » demande-t-il en ôtant ses lunettes.

Elle croise les bras et, un instant, il me semble qu'elle va refuser. Peut-être que je ne vais pas rester ici, finalement !

C'est alors que la porte d'entrée s'ouvre en grinçant. Nous nous tournons et découvrons un homme grand et mince, aux cheveux bruns. Il porte une chemise à carreaux dont les manches

sont retroussées et une salopette répugnante. « La fille ira à l'école, qu'elle le veuille ou non, dit-il. J'y veillerai personnellement. »

M. Sorenson se dirige vers lui, main tendue.

« Vous devez être Gerald Grote. Je suis Chester Sorenson. Et voici Dorothy.

— Ravi de vous rencontrer. »

M. Grote claque des mains et fait un signe de tête dans ma direction.

« Elle se débrouillera très bien.

— Parfait, alors, ajoute M. Sorenson. Il ne reste plus qu'à officialiser la transaction. »

Les quelques papiers sont vite remplis. Un instant plus tard, M. Sorenson a sorti ma valise de la voiture et s'en est allé. Je le regarde s'éloigner à travers la vitre fissurée tandis que Nettie, le bébé, calée sur ma hanche, geint.

### **Comté d'Hemingford, Minnesota, 1930**

« OÙ VAIS-JE DORMIR ? », dis-je à M. Grote une fois la nuit tombée.

Il me regarde, les mains sur les hanches, comme s'il n'avait jamais réfléchi à la question. Il fait un geste en direction du couloir. « Il y a une chambre par là-bas. Si tu ne veux pas dormir avec les autres, je pense que tu peux dormir sur le canapé. Ici, on ne fait pas de manières. Il m'arrive d'y dormir aussi. »

Dans la chambre, trois matelas éculés, sans draps, sont posés à même le sol, formant un tapis de ressorts proéminents au travers duquel Mabel, Gerald Junior et Harold sont couchés et se disputent une couverture en laine élimée et trois vieilles courtepoinces. Même si je n'ai aucune envie de dormir là, c'est toujours mieux que de partager le canapé avec M. Grote. Au milieu de la nuit, un enfant finit blotti sous mon bras, un autre serré, en cuillère, contre moi. Ils dégagent une odeur tout à la fois terreuse et aigre, semblable à celle de bêtes sauvages.

Le désespoir imprègne la maisonnée. Mme Grote ne veut pas de toute cette marmaille et ni elle ni son mari ne s'en occupent vraiment. Elle dort à longueur de temps, et les enfants entrent et sortent à tout moment de son lit. Du papier kraft est punaisé devant la fenêtre ouverte de sa chambre aussi y fait-il aussi sombre que dans un terrier. Les petits se nichent près d'elle, en quête de chaleur. Parfois, elle les laisse venir, à d'autres moments, elle les repousse. Leurs lamentations provoquent des picotements sur ma peau, qui sont comme autant de minuscules coups d'épingle.

Il n'y a ni eau courante, ni électricité, ni circuit d'évacuation des eaux usées. Les Grote s'éclairent à l'aide de lampes à gaz et de bougies. Une pompe à eau et des toilettes se trouvent à l'arrière de la maison, et du bois est stocké sur le porche. Mais les bûches humides qu'ils utilisent pour la cheminée dégagent de la fumée à l'intérieur et ne donnent que peu de chaleur.

C'est tout juste si Mme Grote me regarde. Elle m'envoie un des petits quand il faut le nourrir ou me réclame une tasse de thé. Elle me rend nerveuse. Je fais ce qu'on me demande et

l'évite du mieux que je peux. Les enfants m'évaluent, essaient de s'habituer à ma présence. Seul Gerald Junior, âgé de deux ans, m'adopte immédiatement et me suit partout comme un chiot.

Quand j'interroge M. Grote pour savoir comment ils m'ont trouvée, il me raconte qu'il a vu une affichette en ville qui annonçait une distribution d'enfants sans toit ni famille. Sa femme ne voulait plus quitter son lit, alors il s'est dit que cela pourrait être une bonne idée.

Je me sens abandonnée et oubliée, parachutée en plein milieu d'une misère encore pire que la mienne.

M. Grote dit que, s'il peut, il ne travaillera plus jamais pour quelqu'un. Son projet est de réussir à vivre de ses terres. Il est né et a été élevé dans les bois. C'est la seule vie qu'il connaisse et qu'il ait envie de connaître. Il dit aussi que c'est lui qui a construit cette maison et que son but est de ne pouvoir dépendre que de lui-même. Il a une vieille chèvre qu'il garde dans le jardin, une mule et une demi-douzaine de poules. Il peut nourrir sa famille avec le fruit de sa chasse et de ses cueillettes, plus un peu de graines, un peu de lait de chèvre et d'œufs de poule et il peut également vendre des choses en ville s'il en a besoin.

Avec les kilomètres qu'il parcourt chaque jour, M. Grote est mince et musclé. Comme un Indien, dit-il. Il a bien une voiture, entreposée derrière la maison, mais elle est toute rouillée et cassée. Comme il n'a pas les moyens de la faire réparer, il fait tous ses déplacements à pied ou sur la mule qu'il a recueillie après qu'elle s'est échappée d'un camion chargé d'équidés destinés à l'abattoir et tombé en panne quelques mois plus tôt sur la route. Ses ongles et sa peau sont tellement encrassés et imprégnés de graisse de moteur, de terreau, de sang animal et de Dieu sait quoi d'autre encore qu'ils ne sont jamais complètement propres. Et je ne l'ai jamais vu porter qu'une seule et même salopette.

M. Grote ne croit pas que le gouvernement doive lui dire ce qu'il a à faire. À dire vrai, il ne croit en fait pas au gouvernement du tout. Il n'a jamais été à l'école et n'en voit pas l'utilité. Malgré tout, il m'y enverra quand même, si c'est ce qu'il faut que pour les autorités lui fichent la paix.

Le lundi, trois jours après mon arrivée et alors qu'il fait encore nuit noire, M. Grote me secoue l'épaule pour que je me prépare pour l'école. Il fait si froid dans la pièce que je vois ma respiration se condenser dans l'air. Je passe une de mes nouvelles robes et enfile deux pull-overs par-dessus. Je mets les mitaines de Fanny, les collants épais que j'avais à New York et mes lourds godillots.

Je cours à l'extérieur remplir une cruche à la pompe, puis fais chauffer l'eau sur le fourneau. Quand elle est chaude, je la verse dans un bol en fer-blanc, me débarbouille le visage et le cou et nettoie mes ongles avec un chiffon. Je fais deux tresses avec mes cheveux sales, utilisant mes doigts en guise de peigne, et les attache avec le fil que Fanny m'a donné, puis je me regarde de près dans le vieux miroir accroché dans la cuisine, piqueté de taches de rouille et de points noirs, si abîmé qu'il est difficile de s'y voir dedans. Je suis aussi propre que possible pour quelqu'un qui n'a pas pris de bain. Mon visage est pâle et sérieux.

Mon petit déjeuner se résume à l'essentiel, un peu de pudding de riz sauvage cuit avec du lait de chèvre et sucré avec du sirop d'érable récolté la veille par M. Grote. Je suis tellement soulagée de pouvoir sortir de cette mesure sombre et fétide pour la journée que je valse avec Harold, plaisante avec Gerald Junior et partage mon pudding avec Mabel, qui a tout juste commencé à me regarder droit dans les yeux. M. Grote dessine à mon attention, avec la pointe de son couteau, une carte dans la terre : tourner à gauche au bout de l'allée, marcher jusqu'à l'embranchement, passer le pont là-bas et suivre le chemin jusqu'à la route principale. Une demi-heure de marche, environ.

Il ne me propose pas d'emporter de déjeuner et je ne lui en demande pas. Je glisse les deux œufs durs que j'ai cuits hier soir, lorsque je préparais le dîner, dans la poche de mon manteau. J'ai un papier que m'a donné M. Sorenson sur lequel il est écrit qu'un certain M. Post, qui amène des enfants à l'école avec son pick-up, se trouvera à l'intersection à 8 h 30 et m'y reconduira à 16 h 30. Il n'est que 7 h 40, mais je suis prête. Je préfère devoir attendre plutôt que risquer de manquer la voiture.

Je sautille dans l'allée, marche d'un pas rapide sur le chemin et m'attarde un moment sur le pont, perdue dans la contemplation du ciel qui se reflète comme du mercure à la surface des eaux sombres et des rochers ourlés de mousse blanche. De la glace luit sur les branches des arbres et les herbes sèches sont recouvertes d'une toile diaphane de givre qui scintille. Les arbres persistants, poudrés de neige tombée pendant la nuit, me font penser à des sapins de Noël. Pour la première fois, je suis frappée par la beauté du lieu.

J'entends le pick-up avant de le voir. À environ vingt mètres de moi, il s'arrête dans un grand crissement de freins et je dois courir vers lui pour monter à bord. Un homme au teint rouge comme une pomme, coiffé d'une casquette brun clair, me regarde venir par la fenêtre. « Allez, mon p'tit. J'ai pas que ça à faire. »

Une bâche protège le plateau du pick-up. Je grimpe à l'arrière, où deux planches en bois ont été accolées en guise de banc. Dans un coin, quatre enfants sont blottis les uns contre les autres sous un tas de couvertures pour chevaux dont ils ont recouvert leurs épaules et qu'ils ont ramené autour de leurs jambes. La bâche leur donne à tous un teint jaunâtre. Deux d'entre eux ont l'air d'avoir à peu près mon âge. Tandis que nous poursuivons notre course parsemée de cahots, et afin de prévenir toute chute au fond du pick-up quand nous passons au-dessus de nids-de-poule particulièrement sévères, je me tiens fermement au banc avec mes doigts protégés par mes mitaines. Le conducteur s'arrête deux fois encore pour embarquer deux autres enfants. Il n'y a de la place que pour six, mais nous sommes tassés à huit. Nous sommes serrés, mais nous nous réchauffons mutuellement. Personne ne parle. Lorsque nous roulons, des courants d'air s'engouffrent à travers les fentes de la bâche.

Après plusieurs kilomètres, le pick-up tourne, tous freins hurlants, et gravit une pente abrupte avant de s'arrêter complètement. Nous sautons du plateau, nous alignons puis marchons jusqu'à l'école, un petit bâtiment en planches avec une cloche sur la façade. Une jeune femme, vêtue d'une robe bleue et d'une écharpe violette enroulée autour de son cou, se tient

debout près de la porte. Elle a un joli visage qu'animent de grands yeux bruns et un large sourire. Ses cheveux châtain et brillants sont retenus en arrière par un ruban blanc.

« Bienvenue, les enfants ! Mettez-vous en rang, comme d'habitude. » Sa voix est claire et haut perchée. « Bonjour Michael... Bertha... Darlene... » Chaque enfant est salué par son prénom. Puis j'arrive à sa hauteur. « Ah, nous n'avons pas encore été présentées, mais j'avais entendu dire que tu viendrais. Je suis Mlle Larsen. Et tu dois être... » Au moment même où elle dit « Dorothy », je dis « Niamh ».

« Est-ce que je me suis trompée ? As-tu un petit nom ? me demande-t-elle en voyant la tête que je fais.

— Non, madame, c'est juste que... »

Je sens mes joues s'empourprer.

« Avant, je m'appelais Niamh. Et parfois j'oublie mon prénom. Personne ne m'appelle par mon prénom dans ma nouvelle famille.

— Je peux t'appeler Niamh, si tu veux.

— Ça va, merci. Dorothy me convient. »

Elle sourit tout en scrutant mon visage. « Comme tu voudras. Lucy Green ? dit-elle en se tournant vers la fille derrière moi. Pourrais-tu montrer sa table à Dorothy ? »

Je suis Lucy dans une antichambre avec des crochets pour suspendre les manteaux alignés au mur. Puis nous pénétrons dans une vaste pièce ensoleillée dans laquelle flotte une odeur de feu de bois et de craie. Un poêle à l'huile, un bureau pour la maîtresse, des rangées de bancs et de tables, ainsi que des tableaux noirs sur les murs est et sud avec des panneaux sur lesquels figurent l'alphabet et des tables de multiplication accrochés au-dessus meublent et ornent la salle de classe. Sur les autres murs, de grandes fenêtres laissent pénétrer la lumière. Des ampoules électriques qui pendent du plafond nous éclairent et des bibliothèques basses sont remplies de livres.

Quand tous les élèves sont assis, Mlle Larsen tire sur une ficelle, déroulant ce faisant une carte du monde en couleur. À sa demande, je montre où se situe l'Irlande. En regardant de plus près, je localise aussi le comté de Galway ainsi que son chef-lieu. Le village de Kinvara n'est pas indiqué, mais je place mon doigt à l'endroit où il se trouve, juste sous le mot « Galway », sur la côte déchiquetée, à l'ouest. Là il y a New York et là, Chicago. Minneapolis est ici, et le comté d'Hemingford n'apparaît pas sur la carte non plus.

Nous sommes vingt-trois, moi y compris, âgés de six à seize ans. La plupart des enfants vivent dans des fermes ou à la campagne. Tous apprennent à lire et à écrire. Nous sentons la saleté et pire encore pour ceux qui sont pubères. Il y a un tas de chiffons, quelques pains de savon et une boîte de bicarbonate dans les toilettes de l'école, m'informe Mlle Larsen, au cas où j'aurais envie de me rafraîchir.

Quand la maîtresse s'adresse à moi, elle se penche et me regarde dans les yeux. Quand elle me pose une question, elle attend ma réponse. Elle sent bon le citron et la vanille. Et me traite comme une fille intelligente. Après m'avoir fait passer un test pour déterminer mon niveau de



lecture, elle me tend un livre qu'elle prend sur une des étagères près de son bureau. Il est relié, rempli de petits caractères d'imprimerie noirs et n'a pas d'images. Il s'intitule *Anne... La maison aux pignons verts*. Elle m'informe qu'elle me demandera mon avis à son sujet quand j'aurai fini de le lire.

On pourrait penser qu'avec tous ces enfants il régnerait un véritable chaos, mais en fait Mlle Larsen n'est que très rarement obligée d'élever la voix. Le chauffeur, M. Post, fend le bois, s'occupe du poêle, balaie les feuilles dans l'allée qui mène au bâtiment et entretient le pick-up. Il enseigne aussi les mathématiques, mais pas la géométrie, qu'il n'a jamais pu apprendre parce que l'année où on aurait dû la lui enseigner il y avait eu une invasion de sauterelles et on avait eu besoin de lui à la ferme.

Pendant la récréation, Lucy m'invite à participer aux jeux de son groupe : balle aux prisonniers, épervier, ronde.

Lorsque je descends du pick-up à quatre heures et demie et reprends le chemin de la cabane, mes pas sont lourds.

Ce dont cette famille se nourrit est entièrement nouveau pour moi. M. Grote quitte la maison aux aurores avec son fusil et sa canne à pêche et revient avec écureuils, dindons sauvages, poissons-chats, et de temps en temps avec un cerf. Lorsqu'il rentre, en fin d'après-midi, il est couvert de résine de pin. Ce sont surtout des écureuils roux qu'il rapporte, mais ils ne sont pas aussi bons que les fauves ou les gris qu'il appelle des « queues touffues ». Certains fauves sont gros comme des chats roux. Ils jasant et sifflent, et il les piège en frappant deux pièces l'une contre l'autre, imitant ainsi leur babillage. Les écureuils gris sont ceux qui ont le plus de viande, mais ils sont également les plus difficiles à repérer dans les bois. Quand ils sont effrayés ou en colère, ils produisent un « tchich-tchich » dur et c'est comme cela qu'il les localise.

En quelques mouvements fluides, M. Grote les écorche et les éviscère, puis me tend les cœurs et foies minuscules, les tranches de viande rouge cramoisi. Le seul plat que je sais cuisiner est du chou bouilli avec du mouton, lui dis-je, mais selon lui, ce n'est pas si différent. Il me montre comment préparer une daube avec les morceaux de viande, des oignons, des légumes, de la moutarde, du gingembre et du vinaigre. D'abord, on fait revenir la viande à feu vif dans de la graisse pour la saisir, puis on ajoute des pommes de terre, des légumes et tout le reste. « On fait juste un salmigondis avec ce qu'il y a de disponible », m'explique-t-il.

À la vue de ces écureuils dépouillés je suis d'abord horrifiée. Avec leurs corps rouges et musculeux, ils me font penser aux planches d'humains écorchés présentées dans le livre de science de Mlle Larsen. Mais la faim a raison de mes scrupules. Bientôt, leur goût me paraît normal.

À l'arrière de la maison, un petit jardin potager produit, même maintenant à la mi-avril, des légumes racines qui n'attendent que d'être déterrés : pommes de terre atteintes par le mildiou, patates douces, carottes et navets à la peau dure. M. Grote prend une pioche, m'y emmène et me montre comment les extraire de la terre, puis les laver à la pompe. Mais le sol est encore partiellement gelé et les racines sont difficiles à dégager. Tous deux nous passons environ



quatre heures dans le froid à peiner pour récolter quelques vieux légumes, noueux et laids, plantés l'été dernier. À la fin, nous en avons quand même amassé un tas. Pendant ce temps, les enfants entrent et sortent de la maison, s'assoient ou nous regardent depuis la fenêtre de la cuisine. Je suis vraiment contente d'avoir mes mitaines.

M. Grote me montre aussi comment il cultive du riz sauvage dans le ruisseau et comment moissonner les graines. Le riz, de couleur marron, a un goût de noisette. C'est à la fin de l'été, après la récolte, qu'il plante les graines pour l'année suivante. C'est une plante annuelle, m'explique-t-il, ce qui veut dire qu'elle meurt en automne. Les graines qui tombent à ce moment-là prennent racine dans le ruisseau au printemps, et par la suite les jeunes pousses pointent à la surface de l'eau. Les tiges ressemblent à de hautes herbes balayées par le courant.

En été, me dit-il, il fait pousser des plantes aromatiques dans un carré à l'arrière de la maison : de la menthe, du romarin et du thym, qu'il met ensuite à sécher dans l'abri. Il y a un pot de lavande dans la cuisine. C'est aussi étrange de voir cela dans cet endroit sordide qu'une rose au milieu d'un tas d'immondices.

À l'école, vers la fin du mois d'avril, Mlle Larsen m'envoie dehors chercher du bois de chauffage et, lorsque je reviens, toute la classe, menée par Lucy Green, est debout et chante « Joyeux anniversaire ».

J'ai les larmes aux yeux.

« Comment le savez-vous ?

— Ta date de naissance est notée dans tes papiers. »

Mlle Larsen sourit et m'offre une tranche de cake à la groseille. « C'est ma propriétaire qui l'a fait. »

Je la regarde, pas certaine de bien comprendre.

« Pour moi ?

— Je lui ai dit que nous avions une nouvelle dans la classe et que ton anniversaire arrivait bientôt. Elle aime faire des gâteaux. »

Le cake, dense et moelleux, a un goût d'Irlande. Une bouchée suffit pour me ramener chez Granny et retrouver la sensation de chaleur que me procurait son gros fourneau Stanley.

« Passer de neuf à dix ans est une grosse étape, me dit M. Post. Dorénavant, ton âge va s'écrire avec deux chiffres et cela sera comme ça pendant les quatre-vingt-dix prochaines années de ta vie. »

En déballant les restes du cake à la groseille chez les Grote ce soir-là, je leur raconte la fête à l'école. M. Grote émet un grognement. « C'est complètement ridicule de célébrer un anniversaire. Je ne connais même pas le jour de ma naissance, pas plus que je me rappelle les leurs, dit-il en agitant la main en direction des enfants. Mais on va quand même manger ce gâteau. »

## Spruce Harbor, Maine, 2011

TOUT EN ÉTUDIANT DE PRÈS LE DOSSIER DE MOLLY, Lori, son assistante sociale, s'installe sur un tabouret. « Voyons voir, tu as eu dix-sept ans en janvier, et tu vas donc sortir du système dans... neuf mois. As-tu réfléchi à ce que tu aimerais faire lorsque tu ne seras plus en famille d'accueil ? »

Molly hausse les épaules. « Pas vraiment. »

Lori note quelque chose sur son dossier. Avec ses petits yeux brillants en boutons de culotte et son nez pointu qui farfouille dans la vie de Molly, elle fait penser à un furet. C'est l'heure de la pause déjeuner et elles sont assises à une paillasse dans la salle de chimie par ailleurs vide de tout élève, comme chaque mercredi sur deux.

« Des problèmes avec les Thibodeau ? »

Molly fait non de la tête. C'est à peine si Dina lui parle, mais Ralph est plutôt sympa, comme d'habitude.

Lori se tapote la narine de l'index.

« Tu ne le portes plus.

— Jack pensait que cela pouvait faire peur à la vieille dame. »

C'est bien pour Jack que Molly a retiré son piercing nasal, mais, à dire vrai, elle n'est pas vraiment pressée de le remettre. Par certains côtés cependant, elle l'apprécie, ne serait-ce que parce qu'il lui permet d'afficher son esprit rebelle. À lui seul, un lobe percé d'une multitude de trous n'offre pas ce look punk, toutes les quadragénaires divorcées de l'île ayant chacune une demi-douzaine de piercings à l'oreille.

Mais cet anneau demande beaucoup de soins. Le trou risque toujours de s'infecter et elle doit faire attention quand elle se lave la figure ou se maquille. C'est quand même un soulagement que de retrouver un visage en quelque sorte libéré.

« Tu as fait vingt-huit heures pour le moment. C'est bien. Comment ça se passe ? lui demande Lori en compulsant les différents documents de son dossier.

— Ça va. Mieux que ce que je pensais.

— Dans quel sens ? »

Molly a été étonnée de se rendre compte qu'elle attend ces rendez-vous avec une certaine impatience. Quatre-vingt-onze ans, c'est long comme vie, et ces cartons regorgent d'histoires et de surprises. L'autre jour, par exemple, elles ont inventorié une boîte de décorations de Noël des années trente dont Vivian avait oublié l'existence. Des étoiles et des flocons de neige couverts de paillettes argentées et dorées collées sur du carton, des boules en verre ornées, rouges, vertes et dorées. Vivian lui avait décrit la façon dont ils enjolivaient le magasin familial pour les fêtes de fin d'année et comment ils paraient un véritable sapin, exposé en vitrine, avec ces décorations.

« Je l'aime bien. Elle est plutôt cool.

— Tu parles de la vieille dame ?

— Ouais.

— Eh bien, tant mieux. »

Lori lui sourit brièvement. Un petit sourire de furet. « Il te reste vingt-deux heures à faire, c'est ça ? Essaie de tirer au maximum parti de cette expérience. J'espère que je n'ai pas besoin de te rappeler que tu es en liberté conditionnelle. Si tu te fais attraper en étant sous l'emprise de l'alcool ou d'une drogue ou si tu commets n'importe quelle autre infraction, tu repars à zéro. Tu as bien compris ? »

Elle a très envie de répondre *Bon Dieu, il va falloir que je ferme mon labo clandestin de méthamphétamine ? Et que j'efface ces photos de moi à poil que j'ai postées sur Facebook ?* Au lieu de cela, elle sourit franchement à Lori. « J'ai bien compris. »

Lori sort le relevé de notes de Molly de son dossier.

« Regarde-moi ça. Ton score au test SAT<sup>6</sup> avoisine les 600. Et ta moyenne est de 3,8 sur 4 ce semestre. C'est vraiment bien.

— Le niveau de l'école n'est pas très élevé.

— Ce n'est pas vrai.

— C'est pas si important que ça.

— Si, c'est important. Tes résultats te permettent d'accéder à l'université. Y as-tu pensé ?

— Non.

— Pourquoi pas ? »

L'année dernière, lors de son arrivée du lycée de Bangor High, elle était en situation d'échec scolaire. Là-bas, rien ne la poussait à faire ses devoirs, ses parents d'accueil étaient des fêtards et quand elle rentrait de l'école, elle trouvait la maison pleine de gens ivres. À Spruce Harbor, les distractions sont plus rares. Dina et Ralph ne boivent ni ne fument, et ils sont stricts. Jack s'offre une bière de temps à autre, mais c'est tout. Et surtout, Molly a découvert qu'elle aimait étudier.

Personne ne lui a jamais parlé de l'université, sauf le conseiller d'orientation professionnelle du lycée qui lui a dit, du bout des lèvres, qu'elle pourrait envisager de suivre une formation d'infirmière après qu'elle avait eu un A en biologie le semestre dernier. Depuis, ses notes ont grimpé en flèche sans que personne ne le remarque.

« Je ne crois pas que je sois faite pour la fac, répond Molly.

— Eh bien, apparemment, si. Et puisque tu vas officiellement devoir te débrouiller toute seule dès que tu auras dix-huit ans, tu devrais commencer à y réfléchir. Il y a de bonnes bourses pour des jeunes comme toi, sortis du système. » Elle referme son dossier. « Mais tu peux aussi postuler pour un boulot à la supérette de Somerville. À toi de voir. »

---

<sup>6</sup> Le SAT (Scholastic Aptitude Test) est un examen standardisé national que les universités américaines utilisent pour sélectionner les candidats. Il est mené sous forme de questionnaire à choix multiples et le score est calculé sur une échelle allant de 200 à 800 points. (N.d.T.)

« Alors qu'en est-il de ta peine d'intérêt général ? Ça se passe bien ? demande Ralph au cours du dîner, tout en se servant un grand verre de lait.

— Ça va, répond Molly. La femme est vraiment vieille et elle a plein d'affaires.

— De quoi faire cinquante heures ? demande Dina.

— Je ne sais pas. Mais il y a sûrement d'autres choses que je pourrais faire si je finis de ranger les cartons avant. La maison est gigantesque.

— Ouais, j'y ai travaillé un peu. Sur de la vieille tuyauterie, commente Ralph. Tu as rencontré Terry, la gouvernante ? »

Molly acquiesce. « En fait, c'est la mère de Jack. »

Dina s'anime. « Attends une seconde. Terry Gallant ? J'étais au lycée avec elle ! Je ne savais pas que c'était la mère de Jack.

— C'est elle, répond Molly.

— Oh ! Comment sont tombés les puissants ! entonne Dina, en brandissant un morceau de saucisse au bout de sa fourchette.

Molly regarde Ralph, l'air de dire : « C'est quoi, ce délire ? » mais celui-ci ne bronche pas.

« C'est triste ce qui arrive aux gens, tu sais ? ajoute Dina, en secouant la tête. Terry Gallant était Mlle Populaire. La reine de l'école et tout le tintouin. Et puis elle s'est fait engrosser par une demi-portion de Mexicain et maintenant, tu vois le résultat, elle fait la bonne.

— En fait, il était dominicain, grommelle Molly.

— Qu'importe. Tous pareils, ces immigrés illégaux, tu crois pas ? »

Inspirer profondément, rester calme, finir le dîner.

« C'est toi qui le dis, répond Molly.

— Oui, c'est moi qui le dis.

— Allez, mesdames, ça suffit. »

Derrière le sourire grimaçant de Ralph se cache de l'inquiétude. Il sait que Molly est furieuse. Mais il trouve toujours des excuses à Dina : « Elle n'a pas voulu être blessante », ou : « Elle te provoque », lorsque Dina déclame, par exemple : « Les aventuriers de la tribu ont décidé de vous éliminer ! » « Ma fille, il faut que tu arrêtes de te prendre autant au sérieux, réplique-t-elle quand Molly lui demande de la fermer. Si tu ne sais pas rire de toi-même, tu te réserves une vie bien difficile. »

Alors Molly se force à sourire, débarrasse son assiette et remercie Dina pour le dîner. Elle prétexte beaucoup de devoirs et Ralph propose de ranger la cuisine. Pour Dina, un peu de télé-réalité s'impose.

« À quand *Les Desperate Housewives de Spruce Harbor* ? demande Ralph.

— Peut-être que Terry Gallant pourrait jouer dedans. On montrerait sa photo du trombinoscope, celle où elle porte son diadème de reine de l'école, puis, changement de plan, la voilà en train de briquer le sol, glousse Dina. Ça, je regarderais sûrement ! »